

Avec le départ de Ludwig T. Heuss, président du conseil d'administration, les Editions médicales suisses (EMH) perdent un homme brillant, parfait connaisseur des dossiers, qui a consacré les 25 dernières années au corps médical suisse dans diverses fonctions politiques. Très tôt, son acuité analytique lui a permis de reconnaître que le corps médical devait lui-même prendre les rênes de la publication médicale sans laisser le terrain à d'autres. Le succès des EMH confirme la justesse de cette stratégie visionnaire. De plus, la politique éditoriale mise en place par Ludwig T. Heuss se distingue par son absolue liberté rédactionnelle.

Dr med. Jürg Schlup, président de la FMH

Hédonistes de fin d'été...

Ludwig T. Heuss

Prof., président du conseil d'administration des EMH

«Après le premier août, on sent déjà bien l'automne.» J'entends encore ce vieil hôtelier du Val d'Anniviers prononcer cette phrase tout en esquissant un geste pour humer le vent, comme s'il voulait se délecter du parfum éphémère de l'été. A la belle saison, il est bon de laisser converger réflexion et perspective. Au sens figuré comme au sens propre, cet été semble à la croisée des chemins: n'arpentons-nous pas depuis des années le versant ensoleillé de la vie, et pourtant le regard vers l'avenir n'a-t-il jamais été aussi sombre?

Je sais que les raisons de se plaindre ne manquent pas. La profession de médecin change: les restrictions et la bureaucratie – de toutes parts – lui font perdre de son attractivité et la pression économique ne cesse de croître. L'impression de détérioration des conditions de travail correspond au ressenti de nos générations habituées à la prospérité, à la croissance et au bien-être social mais, soyons honnêtes, jusqu'à présent, notre place est bien au soleil.

Pourtant, prendre la mesure de la situation générale peut vraiment laisser songeur. Alors que les rayons de cette fin d'été nous caressent de leur chaleur, le reste du monde semble de plus en plus aller à vau-l'eau. Les foyers de crise se multiplient aux confins de l'Europe, avec des guerres et des régimes autoritaires; l'Europe devient elle-même une forteresse et ne donne aucune raison de se réjouir. L'UE glisse d'une crise politique à l'autre, laissant apparaître disparités économiques, désespoir et détresse sociale. Secrètement, l'un ou l'autre pourrait même s'en réjouir, et rêver l'autarcie et le repli sur soi pour conserver cette chaleur voluptueuse de fin d'été. Mais finalement, c'est notre monnaie qui nous fait entendre raison et nous révèle que du haut de notre piédestal ensoleillé, nous ne pouvons pas nous soustraire aux changements qui nous entourent. Nous ne devrions pas le vouloir non plus, car aucun médecin ne resterait froid et indifférent face à l'idée de détresse sociale, d'une jeunesse sans avenir dans le sud de l'Europe et encore moins face aux

images quotidiennes de la tragédie des réfugiés. Personne non plus ne souhaite imaginer ce que signifierait vraiment exercer notre profession dans certaines contrées, à moins de trois heures de vol d'ici.

Dans ce décor, le sentiment que les principaux problèmes politiques de notre époque ne sont pas résolus mais uniquement repoussés pèse encore plus lourd. *L'ouverture* globale, matérialisée par la libre circulation des biens et des personnes, deux colonnes centrales de l'expansion économique mondiale, et avec elle du recul de la misère, est diamétralement opposée au principe de solidarité dans notre communauté, fondé sur la *limitation* et érigé en pilier central de nos systèmes sociaux. Si, 131 ans après Bismarck, ceux-ci ont atteint leur maturité, ils sont à l'aube d'une profonde réflexion pour rappeler leur bien-fondé. Où sont leurs limites? Dans quelle direction vont-ils se développer? Si l'Europe – et là nous en faisons clairement partie – crée 25% du produit mondial brut en ne regroupant que 7% de la population mondiale mais dépense 50% des prestations sociales du monde, alors le déséquilibre est plus que palpable.

Cependant, trois conclusions seraient totalement ineptes: tout était mieux avant, tout ce qui est mauvais vient de l'extérieur et enfin rien ne sert d'agir face à tous les scénarios alarmistes.

Au contraire! Pour nous, médecins, le sort des systèmes sociaux, avec lesquels et par lesquels nous vivons, ne peut pas nous laisser indifférent. Nous devons avoir conscience mais aussi prendre conscience du degré de dépendance qui lie la médecine aux structures politiques, économiques et sociales dans lesquelles la médecine est exercée comme profession et dans lesquelles nous avons atteint notre rang social grâce à notre profession. Peut-être que les deux premières décennies du 21^e siècle apparaîtront un jour comme une fin d'été fantastique à l'échelle remarquable de notre Etat social, peut-être aussi comme un signe avant-coureur d'un automne caniculaire.